

L'Allée des Marronniers

Je me suis garée dans la cour gravillonnée devant la maison, sous le grand platane. Les volets sont fermés, la vigne vierge commence à roussir sur les murs, la haute grille qui ferme la cour croule sous les petites roses grimpantes dont les pétales rouges froissés jonchent les volets métalliques de la trappe de la cave. La longue allée bordée de marronniers que je viens de franchir est déjà dans l'ombre du soir d'été. Au bout, de l'autre côté de la petite route qu'elle rejoint, un champ capte encore la lumière ; de la riche couleur vert doré de la plaine à fin août monte une très légère brume devant la montagne déjà sombre.

C'est l'heure de la déambulation du soir avec Bonne-Maman, depuis la cour entourée par la grille aux roses grimpantes jusqu'à la route du village, du haut en bas de l'allée des Marronniers.

L'heure de la promenade de mes quatre ans, quand je peinai en tricycle pour atteindre le bout de l'allée, la promenade de mes neuf ans quand Bonne-Maman me consolait de la dernière dispute avec mon frère, celle de mes treize ans quand je lui racontais ma découverte des « Trois mousquetaires » et qu'elle souriait de mon indignation face aux méfaits de Milady de Winter.

Presque tous les jours des vacances d'été, avant l'heure du bain ou du dîner, la promenade rituelle, partagée avec moi seule, l'aînée des petits-enfants, durait aussi longtemps qu'il le fallait pour que tout puisse se dire.

J'ignorais alors que se gravaient en moi ces paisibles allées et venues dans l'Allée des Marronniers.

Mais j'ai su, le jour où la déambulation a été rapide, hachée, ponctuée de reproches et de questions inquiètes, que je n'oublierai jamais la peine de ma grand-mère, ni l'émoi que mes paroles d'enfant de sept ans avaient déclenchées cet après-midi là ; j'avais surpris Bonne Maman en pleurs, se désolant que ma grande cousine fragile ait brutalement rompu ses fiançailles, et j'avais couru, petite justicière en colère, lui faire de véhéments reproches. La crise de nerfs, les éclats de voix et le tohu-bohu familial qui s'en étaient suivis ne s'étaient apaisés qu'après des dizaines d'allées et venues féminines dans l'Allée des Marronniers.

Quand j'ai eu quinze ans je me suis ennuyée pendant les vacances familiales que j'aurais volontiers fui, tout me pesait, et je n'ai plus voulu marcher ainsi, quotidiennement, avec ma grand-mère. L'année de mes dix-huit ans cependant, un soir d'été, j'ai demandé à l'accompagner pour sa promenade. Il fallait que je lui parle, elle l'a bien compris, et que je lui raconte tout de la photo que je lui ai montrée, à elle, avant mes parents. On m'y voyait les cheveux au vent, pleine de sourire, marcher la main dans la main avec un grand jeune homme qu'elle avait déjà aperçu. Elle m'a écoutée avec douceur, elle m'a dit qu'il était beau, elle m'a peut-être donné une sorte de bénédiction amusée... Je me souviens, j'étais «toute émue» comme on dit chez moi, et soulagée. Nous étions arrivées au bout de l'allée, face au champ qui, de l'autre côté du ruban gris de la route s'étalait au pied de la montagne. Nous avons respiré le premier souffle de fraîcheur du soir et fait demi-tour vers la maison, la cour gravillonnée, la grille et sa profusion de petites roses.

Bonne-Maman s'est arrêtée à mi-chemin et a murmuré

- C'est ici que je voudrais reposer, un jour ; toi tu pourras marcher en te souvenant de moi, et nous saurons toutes les deux combien sont douces les soirées de fin d'été.

Je n'y ai plus repensé pendant des années. Jusqu'à mercredi dernier.

Je venais de déposer mes enfants au Centre Aéré quand ma mère m'a appelée pour m'annoncer la mort tranquille de Bonne-Maman pendant la nuit, dans son lit de très vieille dame.

Elle avait des larmes plein la voix.

- Je ne sais vraiment pas quoi faire...

Ta grand-mère voulait reposer à côté de son mari, tu comprends, au cimetière, à Paris. Mais elle disait aussi qu'il faudrait absolument disperser ses cendres dans le jardin de sa maison.

Qu'est-ce que tu en penses, toi ? Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Après l'incinération, mes parents ont pris l'urne pour le cimetière et moi, une petite boîte dorée, pas plus grande qu'une grosse boîte d'allumettes.

Les heures ont été longues depuis Paris.

L'allée bordée de marronniers est déjà dans l'ombre du soir d'été. Je marche vers la petite route, et le champ vert doré, et la montagne qui bleuit. Arrivée à mi-chemin je me retourne vers la maison, la cour gravillonnée, la grille et ses roses, j'ouvre la boîte, et je disperse un peu des cendres de Bonne-Maman dans l'allée des Marronniers.

Mes larmes sont douces comme un soir de fin d'été.